

Marcher jusqu'au déblocage

A propos de *Book Burning* de Pieter De Buysser & Hans Op de Beeck

En mai dernier, une collaboration entre le metteur en scène de théâtre Pieter De Buysser et du plasticien Hans Op de Beeck, a vu le jour au Kunstenfestivaldesarts. Selon Wouter Hillaert, « *Book burning* est une production pleine de paradoxes et il en fait précisément un atout. Il s'agit d'une pièce conceptuelle qui ne veut pas passer pour telle. »

Depuis qu'internet a pris le relais de l'imprimerie de livres, l'information disponible est devenue excessive et les révélations quotidiennes si nombreuses, qu'elles en deviennent incompréhensibles. Le savoir proprement dit, écrit noir sur blanc, en est occulté. Il ne représente plus le moteur de l'histoire mais un arbre tombé couché en travers de la route.

Les quelques mouvements de résistance du 21^{ème} siècle, ne se portent pas bien. Traqué par la plupart des états, Julian Assange de Wikileaks pourrit dans l'ambassade de l'Equateur à Londres. Les derniers campements du mouvement Occupy dont les tentes étaient plantées près de grandes banques de Francfort et de Hongkong, ont été évacués. Ces deux initiatives ont rêvé de nouvelles démocraties, ont joint le geste au rêve et se sont effondrées sans gloire. Le monde qu'elles combattaient ne va entretemps guère mieux mais jusqu'à nouvel ordre, il n'en continue pas moins de tourner normalement, alors que les responsables de la crise bancaire s'en tirent impunément. A quel moment les choses ont-elles échoué ? Comment doit-on continuer ?

Le sourire innocent avec lequel Pieter De Buysser appréhende son monologue *Book Burning*, fait écho à ces questions naïves. « Une histoire cachée », voilà ce qu'annonce en substance le sous-titre de sa collaboration avec le plasticien Hans Op de Beeck. Le premier pas vers le déblocage est l'optimisme, la croyance que le désespoir complexe se combat avec simplicité et bonne humeur. De Buysser entame son solo comme un conteur du Moyen-Age qui s'est juché sur un coffre pour narrer une fable. Il commence à raconter comment il a fait la connaissance de Sebastian lors de la première manifestation Occupy à Bruxelles. Un oiseau rare, ce Sebastian. Mathématicien, scientifique, spécialiste informatique et activiste pour Wikileaks. On peut le qualifier d'alchimiste contemporain.

A partir de recherches sur l'ADN, il tente de comprendre la prédestination des êtres humains. Selon lui, notre avenir est en effet tout tracé. Tout est déjà fixé dans notre corps et Sebastian est capable d'en percer le code. Son ventre émet de la lumière et des mites volent autour de sa tête.

Pieter De Buysser a déjà mis plusieurs fois en scène ce genre de personnages étranges. Rappelez-vous de Lampe, le serviteur bossu d'Immanuel Kant. Dans *La lèvre la balafre* (2001), il envoyait des lettres du passé vers le futur. Dans *Stranden* (2004), il abandonne à côté d'une rose rouge, un message à l'attention de De Buysser lui-même. « Fais un début. Fais un début en inventant un travail qui ne parvient pas à trouver sa place, un travail utopique radical. Imagine un travail qui chemine à travers les villes, pareil au sphinx qui, jusqu'à l'infini, renvoie la même question : que dois-je faire ? » Des personnages comme Lampe et Sebastian sont des animaux de fables. Des sources de connaissance sur l'histoire mais qui, eux-mêmes, sont insondables. Entre eux existe toutefois une différence. Si Lampe, qui faisait des trous dans le savoir établi, était le point aveugle de la pensée rationnelle, alors Sebastian est l'incarnation de ce savoir. Il ne poursuit qu'un seul objectif : tout approfondir, tout dévoiler. Plus il apprend et plus il s'éclaire.

Ce changement est révélateur du développement de l'œuvre de De Buysser. Il semble également vouloir s'exprimer davantage, sur le monde notamment, que les journaux esquissent. Son théâtre a toujours été politique mais ne l'a jamais autant été que dans *Book Burning*. Tout comme grâce à l'imprimerie, les livres sont devenus des moyens de diffusion de nouvelles idées, toutes sortes de sujets sociaux et considérations critiques sur la culture, sont abordés dans cette performance - à travers les lettres du maître-passeur de savoir Sebastian-. Nous apprenons que la dette cumulée de Dexia en 2008 était plus élevée que celle de la Grèce. Qu'en Belgique, 75 000 foyers vivent sous le seuil de pauvreté et que l'Etat n'a pas de milliards à mettre aux enchères. Que le corporatisme est le fascisme d'aujourd'hui et que l'analyse des coûts-avantages est une variante contemporaine de la « Herrenmoral ». De Buysser continue à raconter son récit avec le sourire aux lèvres mais donne une voix à l'indignation.

Mais fournir des éclaircissements constitue-t-il la deuxième étape vers le déblocage ? L'utopie du dévoilement de Sebastian - « le pouvoir démocratique est uniquement légitime quand il est porté par un consentement informé. » - est-elle un idéal réalisable pour l'avenir ? Depuis qu'internet a pris le relais de l'imprimerie de livres, l'information disponible est devenue excessive et les révélations quotidiennes si

nombreuses, qu'elles en deviennent incompréhensibles. Le savoir proprement dit, écrit noir sur blanc, en est occulté. Il ne représente plus le moteur de l'histoire mais un arbre tombé couché en travers de la route. Il nous retient. De Buisser pousse cette logique au point de faire s'interroger un de ses personnages sur le fait que la surinformation est devenue la censure du siècle. « Dans les régimes totalitaires classiques, la censure consistait à interdire, biffer, brûler. Aujourd'hui, dans notre totalitarisme inversé, diffus, la censure est matérialisée par le contraire puisqu'elle revient à tout remplir. Tout est possible et autorisé, tout le monde a le droit d'exprimer sa propre opinion car elle n'est de toute façon pas pertinente. » Selon cette interprétation, les initiatives comme Wikileaks ne proposent plus de possibilités d'opposition mais bien l'impossibilité de tourner les pages des histoires traumatisantes.

Hamlet

Des artistes comme De Buisser sont nécessaires pour ce type de postulats. Ils empoignent les évidences par les cornes et font basculer le taureau entier sur son dos. *Book Burning* plonge sous le flux des faits médiatiques et atteint le lit philosophique et culturel du système. Dans un même mouvement, on flirte avec le théâtre politique explicite avant de le reléguer au rang d'outil confirmant exclusivement le système. C'est ainsi que De Buisser décrit une photo d'un enfant torturé en Syrie, une photo qui provient des archives Wikileaks de Sebastian. « Des images comme celle-ci sont souvent montrées et regardées pour des raisons perverses, y compris dans le théâtre. Le public se voit inondé d'une vague d'indignation morale et en échange, celui qui montre l'image s'octroie une supériorité morale. Les deux parties n'ont fait que conforter la morale ambiante. » Le théâtre n'est un lieu où rétines et méninges doivent continuer à être encombrées. Pour De Buisser, la question clé est toute autre. « Comment puis-je éviter que vous songiez uniquement à votre propre impuissance au lieu de penser à la force de votre propre imagination ? »

Dans sa fable - qui demeure simple -, cette force est incarnée par Tilda, la fille de Sebastian. Elle ôte ce que son père ajoute à l'existence : d'abord les couverts qu'elle dissimule dans le jardin puis pour finir, des pièces entières du mobilier de la maison. Elle brise les canevas quotidiens. Elle désassemble le cours des choses jusqu'à ce qu'elle disparaisse à son tour. Elle arpente le monde avec le coffre dans lequel elle dort. C'est ainsi qu'elle tombera sur Personne. Ce dernier fait partie d'une collection d'autres nobodies, qui ont effacé leur profil Facebook, qui ont arrêté de produire et qui se sont réunis dans les bois pour des actions de « privation » et de « désassurance ». S'ils incarnent quelque chose, ce sont les ombres de la société d'exhibition. Ils brûlent les livres qui les ont formé afin de maintenir ouvertes leurs significations. Ils sont l'utopie de De Buisser : une bulle d'air dans l'histoire à partir de laquelle une genèse est concevable.

La seconde étape vers le déblocage est d'oser envisager les choses de manière radicalement différente. Pas noir sur blanc mais à partir d'une feuille vierge et s'il le faut, à partir de flou. Dupliquer les choses est un art que Pieter De Buisser maîtrise comme personne. Son point de vue de narrateur est aléatoire. Il se présente comme le chat de Schrödinger, dont il est prouvé scientifiquement qu'il était aussi mort que vivant quand il fut enseveli dans un cercueil contenant de l'acide prussique. Son statut est incertain. Et ce constat vaut également pour le grand coffre noir que Hans Op de Beeck a conçu pour seul décor. Au fur et à mesure, De Buisser en ouvre de nouveaux tiroirs et compartiments qui dévoilent des pièces grises et vides en miniature, une route droite et déserte éclairée par des lampadaires, un pupitre sur lequel est posé le crâne de Hamlet. Le coffre est-il un memento mori, avec le poids du passé ? La relique décolorée de tout ce qui, dans cette narration orale, dépasse les petites scènes ? Ou une nouvelle forme d'imagination qui remplace tous les ouvrages fossilisés et influents qui y ont un jour séjourné ?

Book Burning est une production pleine de paradoxes et il en fait précisément un atout. Il s'agit d'une pièce conceptuelle qui ne veut pas passer pour telle. Du théâtre politique qui règle ses comptes avec lui-même. De Buisser qui veut échapper à lui-même et qui, du coup, en devient d'autant plus De Buisser. L'almanach de toutes les époques mais avant tout de demain. Un archivage de faits à exorciser. L'irrationalité comme rationalité, la déconstruction comme construction. *Book Burning* est ce qu'il est et ce qu'il n'est pas. Un coffre à pensées plurielles. Un art salutaire de l'incertitude. La vraie résistance artistique. En somme, une représentation de rêve s'approchant du sphinx qui, jusqu'à l'infini, renvoie la même question : que dois-je faire ?